

Biografistyka Pedagogiczna  
Rok 4 (2019) nr 1  
ISSN 2543-6112; e-ISSN 2543-7399  
DOI: 10.36578/BP.2019.04.17

Jean-Yves Robin\*  
Catherine Nafti Malherbe\*\*

## **Dénouer les nœuds du passé pour renouer avec l'histoire**

### **Untie the Knots of the Past to Reconnect with History**

**Abstract:** Many autobiographical productions at the crossroads of literature and science are similar to the loom of our lives. At least that is what the stories of Annie Ernaux, Didier Eribon and Pierre Bourdieu show. These writings, near to the literary or scientific genres, reveal a fairly similar existential project on the part of these three authors. For each of them, it is a question of pursuing an emancipatory ambition by knotting, unravelling and renewing the threads of a history located at the border between the individual and the collective. It is undoubtedly one of the royal ways to bring about the enigmatic and fragile figure of a subject under the influence of a double structure: unconscious and social.

**Keywords:** subject, unconscious, habitus, educational biography, socio-psychic knots.

\* Jean-Yves Robin – professeur, Université Catholique de l'Ouest Faculté d'Éducation, Paris (France).

\*\* Catherine Nafti Malherbe (ORCID 0000-0002-6757-8558) – professeur, Université Catholique de l'Ouest Faculté d'Éducation, Paris (France), email: catherine.nafti@uco.fr.

## Introduction

Cette contribution repose sur quelques postulats. Il importe de les expliciter au tout début de cet écrit. Au fond, est-il bien judicieux de s'inspirer de biographies littéraires ou scientifiques pour penser les parcours éducatifs? Les cloisonnements entre les disciplines se sont institutionnalisés au fil du temps et ces distinctions se sont traduites par des hiérarchisations et des compartimentages: d'un côté les humanités et de l'autre côté les sciences. A la faveur de cette répartition, quelques disciplines ont conservé leurs lettres de noblesse alors que bien d'autres ont connu un indéniable déclasserment. Pourtant, ces formes de distinction restent préjudiciables aux nombreux enjeux éducatifs auxquels sont confrontés les apprenants dès leur plus jeune âge. C'est précisément en privilégiant le paradigme de la complexité, en associant des productions biographiques aux statuts bien différents, qu'il est possible d'identifier le caractère polysémique d'une "biographie éducative". Pierre Dominice<sup>1</sup> entendait par cette notion désigner l'ensemble des faits, des événements, des incidents, des groupes, des personnes, des institutions, des situations formelles ou informelles qui participent à la fabrique du sujet. Le défi pour ce dernier consiste précisément à dénouer les fils de son histoire pour entrer dans la vie. Comme l'écrit Jean-Paul Sartre<sup>2</sup>, "l'important n'est pas ce qu'on fait de nous mais ce que nous faisons nous-mêmes, de ce qu'on a fait de nous". Ce travail de soi sur soi, une fois qu'il est initié, ne s'interrompt jamais. Il est au cœur d'un processus de réflexivité déclenché aussi bien par la lecture d'ouvrages scientifiques que littéraires. Ainsi est-il possible de comprendre ce que signifie "signer un pacte tacite avec sa maladie". Lorsque le lecteur parcourt le livre de l'anthropologue François Laplantine<sup>3</sup>, il réalise que l'auteur s'appuie non seulement sur le style littéraire de Marcel Proust mais également sur son histoire personnelle pour comprendre en quoi ce monument de la littérature retirait des bénéfices secondaires de ses troubles respiratoires. Ce sont ces derniers qui allaient lui inspirer un mode d'écriture caractérisé par des phrases d'une telle longueur que le lec-

1 P. Dominice, *L'histoire de vie comme processus de formation*, Paris 1990.

2 J.-P. Sartre, *Saint Genet – Comédien et martyr*, Paris 1952.

3 F. Laplantine, *Anthropologie de la maladie*, Paris 1993.

teur se trouvait submergé par le texte, précisément parce qu'il était parfois dans l'impossibilité de "reprendre son souffle"<sup>4</sup>.

Comme le montre le cas précédent, les œuvres littéraires révélaient des horizons de sens que ne soupçonnent pas toujours les sciences médicales, même à la faveur d'une anamnèse approfondie. Pourquoi la science et la littérature développent-elles, chacune de leur côté, des formes d'intelligibilité fort différentes? Tout simplement parce que la seconde, à la différence de la première, s'autorise à franchir des frontières et des seuils. Elle va bien au-delà de ce qui est écrit dans des productions placées sous haute surveillance et qui ont pour obligation de respecter des normes de rédaction, d'écriture, ainsi que des codifications particulièrement strictes. Certes la littérature n'échappe pas elle non plus à cette pesanteur, mais en certaines circonstances elle parvient plus facilement à s'en affranchir. L'auteur peut alors s'émanciper de carcans et de catégories méthodologiques ou conceptuelles préfabriquées qui entravent par trop sa créativité et l'empêchent d'envisager l'impensable, voire l'insensé. Ces éléments permettent de comprendre pourquoi, sous la plume de l'écrivain voué à la littérature, surgissent des intuitions ou des offres de signification inédites qui peuvent être reprises par les lecteurs comme étant d'inépuisables sources d'inspiration. Il en est ainsi lorsque Didier Eribon<sup>5</sup>, brillant sociologue, professeur des universités, issu d'un milieu modeste, révèle combien il fut touché par cette phrase: "je vengerai ma race". Cette formule, marquée du sceau de la violence, est empruntée à la romancière Annie Ernaux, qui n'a cessé de revenir sur son passé et sur son histoire familiale. Son projet existentiel, formulé en ces quatre mots, permet de comprendre la distinction faite entre "les motifs" et "les mobiles"<sup>6</sup>. Les premiers renvoient d'une manière ou d'une autre à des données objectives, repérables dans l'espace social. L'apprenant, par exemple, prépare des concours, choisit éventuellement des filières d'exception pour réussir dans la vie, obtenir

4 Marcel Proust souffrait d'asthme. Cette maladie se caractérise par le fait que le patient suffoque précisément parce qu'il n'est pas en mesure de rejeter l'air qu'il a inspiré. Sans cette expiration, le patient ne peut reprendre son souffle; F. Laplantine, *Anthropologie de la maladie*.

5 D. Eribon, *Retour à Reims*, Paris 2010, p. 241.

6 D. Gourdon-Monfrais, *Des adultes en formation – en quête de quelle reconnaissance?*, Paris 2001.

un métier, faire carrière, connaître une ascension sociale. Mais viennent aussi se loger au cœur de ces motifs on ne peut plus respectables des mobiles plus ou moins conscients, plus ou moins avouables. Ils pourraient se résumer en ces quelques mots: régler des comptes avec une histoire qui ne cesse de hanter nos vies et, pour Annie Ernaux, venger ses proches, à commencer par ses parents, ces gens de peu. Un seul moyen pour y parvenir: accéder aux diplômes les plus prestigieux. C'est donc bien à la frontière de la biographie littéraire et scientifique qu'il est possible de déceler quelques "nœuds socio-psychiques"<sup>7</sup>, qui restent imbriqués dans les plis et replis d'une biographie éducative. S'en saisir, c'est entamer un long et lent processus d'affranchissement, cette émancipation n'étant jamais définitivement acquise. Il n'est pas toujours simple pour un sujet de se dégager d'une histoire, elle ne cesse de faire retour.

### **Le matériel autobiographique retenu**

C'est tout du moins ce que nous essaierons de montrer en prenant appui sur trois productions biographiques: l'œuvre littéraire d'Annie Ernaux<sup>8</sup> et les ouvrages "autobiographiques"<sup>9</sup> de Didier Eribon<sup>10</sup> et de Pierre Bourdieu<sup>11</sup>. Avant d'identifier les défis auxquels ces apprenants se sont confrontés tout au long de leur itinéraire, il importe donc, dans un premier temps, de dire quelques mots quant à leurs parcours. A la faveur de ses romans, Annie Ernaux a sans doute initié, sans en avoir eu l'intention première, une réflexion à la frontière de la psychologie et de la sociologie. Elle montre combien toute psychologie individuelle reste pour une part sous l'emprise d'une psychologie sociale, "dans le sens élargi mais pleinement justifié du mot" pour reprendre la formule freudienne. Cette production littéraire illustre donc un point capital: le matériel biographique relève aussi bien d'un "irréductible psychique" que d'un "irréduc-

7 V. de Gaulejac, *L'histoire en héritage – Roman familial et trajectoire sociale*, Paris 1999.

8 A. Ernaux, *Les armoires vides*, Paris 1974; eadem, *La place*, Paris 1983; eadem, *Une femme*, Paris 1987; eadem, *La honte*, Paris 1997.

9 Ces deux ouvrages sont-ils assimilables à des autobiographies? Il est préférable selon nous de les ranger dans la catégorie d'une auto-socio-analyse.

10 D. Eribon, *Retour à Reims*.

11 P. Bourdieu, *Esquisse pour une auto-analyse*, Paris 2004.

tible social". C'est la raison pour laquelle Vincent de Gaulejac<sup>12</sup> mobilise, dans ses travaux, une terminologie qui associe deux champs épistémologiques bien différents, celui de la psycho-pathologie et celui de la sociologie, pour penser le parcours d'Annie Ernaux assimilé à "une névrose de classe". "Cette névrose de toujours vue sous un nouveau jour"<sup>13</sup> n'est autre qu'une souffrance psychique provoquée par un déplacement, une mobilité dans l'espace social, comme s'il était impossible pour un sujet de s'affranchir de ses appartenances. C'est tout du moins ce que laisse entendre Annie Ernaux, qui est issue d'un milieu modeste: ses parents, commerçants, vivent dans une ville de province, Annie est une brillante élève dont l'excellence scolaire peut lui permettre de rompre avec ce milieu. Mais cette rupture aura un coût et elle ne cessera tout au long de son œuvre d'évoquer cette déchirure. Elle se décline en maintes occasions sous le mode de la double absence: Annie Ernaux n'appartient plus tout à fait à son groupe initial mais est-elle réellement reconnue dans ce milieu auquel elle adhère désormais alors qu'un désir irréprensible la pousse à rester fidèle à ses origines? Et cette fidélité à ses origines pourrait se confondre avec "l'odyssée de la réappropriation", pour reprendre l'expression de Pierre Bourdieu<sup>14</sup>, particulièrement commentée par Didier Eribon<sup>15</sup> dans son ouvrage *La société comme verdict*.

L'œuvre littéraire d'Annie Ernaux, si singulière soit-elle, s'entrecroise donc non seulement avec les récits "autobiographiques" rédigés par Didier Eribon mais aussi avec l'ouvrage de Pierre Bourdieu, *Esquisse pour une autoanalyse*. Ces écrits, précisément parce qu'ils se situent à la frontière du "roman épistémologique"<sup>16</sup> et de la production scientifique, fournissent des clefs pour comprendre une dynamique sociale et psychique. Elle fut à l'origine d'une œuvre monumentale sur le plan sociologique pour le second. Quant au premier, il allait élaborer, à la faveur de son parcours, une sociologie des minorités, notamment sexuelles.

12 V. de Gaulejac, *La névrose de classe*, Paris 1987.

13 M. Legrand, *L'approche biographique*, Paris 1993.

14 Pierre Bourdieu, *L'odyssée de la réappropriation*, „Awal cahiers d'études berbères", 18 (1998).

15 D. Eribon, *La société comme verdict*, Paris 2013.

16 M. Pagès, *Le travail d'exister – roman épistémologique*, Paris 1996.

Mais pour en arriver là, sur quelle énergie, sur quels mobiles ces chercheurs se sont-ils appuyés afin de s'engager dans une telle aventure éducative, intellectuelle et professionnelle alors que rien ne les prédisposait à cette destinée sociale si l'on s'en tient à leur milieu d'origine? Bizarrement, il est possible de se construire aussi bien "contre" "qu'avec" ce dernier. En comparant les deux écrits, celui de Pierre Bourdieu<sup>17</sup> et de Didier Eribon<sup>18</sup>, cette interprétation sonne comme une évidence. Le premier évoque combien son père, modeste préposé aux PTT, était un homme de service qui ne se contentait pas de réaliser sa mission de fonctionnaire, il allait même jusqu'à recevoir toute personne qui éprouvait des difficultés pour remplir certains dossiers administratifs. Ce travail pouvait occuper une telle place qu'il envahissait parfois une partie du *week-end*. Visiblement, le jeune Pierre Bourdieu était fier de son père. Un tel don de sa personne méritait bien quelques éloges. Mais le sociologue va plus loin encore dans l'explicitation de ses sentiments. "Quand j'ai pris conscience, jeune enfant, écrit en substance Pierre Bourdieu, que ce travail ne serait pas reconnu à sa juste valeur, que le nom de mon père ne figurerait jamais dans un dictionnaire, alors je me suis mis à pleurer!" Tout lecteur de Pierre Bourdieu qui ne disposerait pas de cette clef de compréhension en vue d'appréhender son œuvre serait en difficulté pour comprendre la dynamique psychologique de ce chercheur. Un tel acharnement consacré à l'écriture trouve pour une part son origine dans cet événement qui fait destin. Bien sûr, "le roman épistémologique" de Pierre Bourdieu ne se réduit pas à cet incident. La guerre d'Algérie, ses premières expériences scolaires, les rapports avec ses différents directeurs de thèse fournissent également de précieux enseignements pour penser cette "psycho-biographie"<sup>19</sup>. Mais cette figure marquante du père dévoué mais aussi voué à l'oubli fut un puissant adjuvant pour Pierre Bourdieu. En d'autres termes, il s'agissait là encore de venger la mémoire de l'un des siens afin qu'elle ne disparaisse pas dans les sables mouvants de l'oubli.

17 P. Bourdieu, *Esquisse pour une auto-analyse*.

18 D. Eribon, *Retour à Reims*.

19 S. Clapier-Valladon, J. Poirier, P. Raybaut, *Les récits de vie – théorie et pratique*, Paris 1983.

Didier Eribon<sup>20</sup>, quant à lui, révèle un scénario quelque peu différent. Il a dû se construire contre une image paternelle et une classe sociale d'appartenance. Il ne pouvait en être autrement s'il voulait préserver une part essentielle de son être, à savoir son homosexualité. Tout dans son milieu d'appartenance l'invitait à faire preuve de virilité. Cet habitus s'imposait et Didier Eribon<sup>21</sup> se souvient de s'être associé avec ses camarades pour professer des insultes et des injures à l'encontre d'un jeune élève dont le port et les attitudes laissaient entrevoir une probable attirance en direction des garçons. Comme quoi, même si Didier Eribon commençait à pressentir qu'il était lui-même homosexuel, son "habitus de classe" finissait ponctuellement par avoir le dernier mot. Il appartenait bel et bien à ce milieu populaire pour lequel prévalaient les normes de la virilité et de l'hétérosexualité. Mais on ne se débarrasse pas aussi facilement d'une orientation sexuelle émergente, elle finit tôt ou tard par s'imposer. Dès lors, il ne reste plus qu'une seule issue: rompre avec son milieu d'appartenance. Pour ce faire, les études allaient devenir une planche de salut. Il s'agissait de se réfugier dans les livres afin précisément de se délivrer d'une entrave sociale. Or ce projet s'élabore contre une image paternelle et masculine. Combien de fois Didier Eribon a-t-il entendu son père insulter Jean Marais lorsqu'il apparaissait sur un écran de télévision, le traitant de "tapette", de "tantouze" et de bien d'autres quolibets? C'en était trop pour le jeune Didier Eribon, il importait de se détacher d'un milieu social, d'une ville de province, de gagner la capitale pour étudier, se fondre dans la foule et vivre sa sexualité à l'abri des regards indiscrets et des verdicts sociétaux emprunts d'une morale mortifère. Un tel détachement, même s'il se déploie sur plusieurs années, ne parvient pas à effacer l'histoire. Bien plus tard, à la suite de la mort de son père, Didier Eribon<sup>22</sup> écrira un livre intitulé *Retour à Reims*. Il découvrira combien cet homme était, malgré les apparences, fier du parcours de son fils, de la renommée qui était la sienne, liée notamment à ses travaux consacrés aux minorités sexuelles. Il ira même jusqu'à dire au terme d'une émission diffusée par la télévision avec comme invité Didier Eribon en personne: "si quelqu'un dans le quartier traite mon fils de PD, je lui casse la gueule!"

20 D. Eribon, *Retour à Reims*.

21 Ibidem.

22 Ibidem.

## Nous sommes des héritiers

Que révèlent ces trois récits? Un statut d'héritier. Et ces histoires en héritage ne peuvent être effacées, elles sont à la manœuvre et ne cessent de faire retour. Pour s'en affranchir, l'écriture devient alors un précieux recours. Il s'agit non seulement d'objectiver ses émotions, ses affects, ses sentiments, mais bien plus encore, d'entrer dans un processus de réflexivité. A la faveur de ce dernier, l'auteur dénoue les fils d'un passé, il se livre et se délivre simultanément. L'écriture est donc assimilable à un espace de dégagement, c'est en quelque sorte le métier à tisser de nos vies à l'aide duquel le sujet détricote et retricote des nœuds afin d'exister. Tout au long de cette production autobiographique, l'auteur vit une expérience essentielle, celle de la *défusion*, elle consiste à mettre hors de soi ce qui était en soi. Cette première étape en annonce une seconde, elle s'apparente à l'*expansion*. Apprivoiser le passé pour découvrir un horizon d'avenir, cela consiste à ne plus ruminer ou ressasser des événements, des incidents, des traumatismes ou des blessures. Il importe désormais de laisser les morts enterrer les morts, d'entrer enfin dans l'histoire précisément parce que le sujet s'affranchit progressivement d'un passé – ce dernier ne cesse d'envahir le présent mais son emprise devient beaucoup moins forte, tout particulièrement lorsque le sujet finit par en rire et, par voie de conséquence, par rire de lui-même.

Plus facile à dire qu'à faire! les dettes, symboliques ou imaginaires, restent toujours là. Les contrats tacites de fidélité et de loyauté n'en finissent pas de se rappeler au bon souvenir de ceux qui avaient cru s'en affranchir. La dette symbolique ne peut jamais être remboursée. Tout être humain reste le produit de la rencontre entre un homme et une femme qui ont espéré, désiré, redouté, rejeté la naissance de leur enfant. Mais, de fait, ce dernier doit la vie à ses géniteurs. Quant à la dette imaginaire, elle renvoie d'une manière ou d'une autre aux enjeux inconscients. Ils se révèlent notamment à la faveur d'une course parfois démesurée pour être reconnue par les siens, correspondre en tout point à un projet largement fantasmé. Combien de parcours marqués du sceau de l'excellence scolaire et universitaire n'ont d'autres ambitions que de conquérir auprès des proches cette reconnaissance, précisément parce qu'elle est restée toujours partielle et qu'elle le demeurera sans doute.

Quant aux contrats de fidélité et de loyauté, ils sont également les produits de mécanismes inconscients. La fidélité, c'est en quelque sorte le pro-

jet démesuré de conserver une certaine forme de permanence. “Même si tu réussis à l'école, dit la mère d'Annie Ernaux, surtout ne nous oublie pas!”. Cette “injonction paradoxale” induit un sentiment d'impuissance du côté du sujet. Comment honorer sa parole, ses engagements? La loyauté reste un piège, elle s'apparente à un instrument de torture car elle génère auprès du sujet un sentiment de culpabilité d'autant plus vif qu'il est impossible d'être à la hauteur de ce contrat. Bien vite, une impression de trahison submerge le sujet, précisément parce qu'il n'a pu éviter les scénarii de l'exil, de la rupture, du déplacement ou de la mobilité.

On comprend mieux dès lors l'énergie qu'il importe de déployer pour un sujet lorsque l'ascension sociale exige de camoufler tout indice qui pourrait le trahir précisément parce qu'il le renverrait à ses origines. Les éléments sont ici réunis pour donner naissance à “un habitus clivé”, vécu sous le mode d'une blessure jamais vraiment cicatrisée. Face à ce dilemme, deux issues sont possibles. La première consiste à privilégier une certaine forme de compartimentage. Il importe dès lors d'établir des cloisons particulièrement étanches entre ce que l'on était et ce que l'on souhaite devenir. Tout est alors placé sous haute vigilance: la manière de parler, de s'habiller, de se déplacer, de manger... Malgré tous ces efforts, rien n'y fait, il arrive bien souvent que le sujet soit trahi par des structures tellement bien incorporées qu'il ne parvient pas vraiment à s'en affranchir totalement. Il peut alors, à la faveur de tel ou tel événement – le décès d'un proche, une fin prochaine – éprouver le besoin de revenir sur les lieux de son enfance. Ce retour ne s'apparente pas à un abandon de ce qu'il est devenu. Bien au contraire, il s'agit d'une oscillation (seconde issue) entre ce qui est et ce qui a été. En d'autres termes, commence un lent et long travail de réconciliation avec son histoire qui sera à l'origine d'une seconde naissance, elle-même contribuant à faire entrer l'adulte dans la vie, et il y parvient lorsqu'il quitte les rivages de la jouissance pour enfin se mettre en joie. La jouissance est un produit de la rumination, elle empoisonne nos existences et transforme le sujet en travailleur forcé de la répétition, précisément parce qu'il ne cesse de ressasser un passé vécu sous le mode du passif. La joie consiste quant à elle à vivre au présent dans le présent. Elle rend possible la rencontre avec les autres, la nature – rencontre vécue comme un moment d'éternité qui ne se confond pas avec l'immortalité. C'est en quelque sorte “un instant hors du temps qui n'a ni commencement ni fin”, où le sujet est présent au présent dans

le présent. Il expérimente ainsi “une expérience indicible au cours de laquelle il peut exister au-delà de la temporalité”. “Dire que l’esprit se perçoit comme éternel, c’est dire qu’il se perçoit dans son essence même comme existant hors du temps et de l’espace. Cela ne veut pas dire qu’il durera indéfiniment. Au contraire, cela signifie qu’il ne dure pas: l’esprit sent simplement qu’il est éternel dans le sens où il se perçoit comme existant d’une manière intemporelle”<sup>23</sup>.

### **Le rude métier de sujet**

Que retenir des analyses qui précèdent? La longue et tumultueuse marche du sujet emprunte de multiples chemins, ils sont semés d’embûches. L’écriture autobiographique s’apparente à un voyage intérieur, il s’agit dans ce cas de vivre l’expérience de l’exode. Certes, cette sortie de soi passe par soi mais elle ne se réduit pas à soi, ce peut être l’occasion pour celui qui met en forme son récit d’abandonner les rives d’un Ego partiellement toxique. Le sujet en est capable, il indique par là même qu’il est en mesure de sortir d’une enveloppe, elle rendait impossible toute forme de développement. Mais pour en arriver là, il est indispensable de se livrer à un exercice qui relève de la *catharsis*: elle passe par l’explicitation de sentiments, d’émotions repérables tant sous la plume d’Annie Ernaux, de Didier Eribon que de Pierre Bourdieu. La mise au travail du sujet sensible est certes une condition nécessaire, elle n’est cependant pas suffisante pour que le processus d’émancipation s’accomplisse vraiment. Certes, mettre en mots ces affects reste une base de lancement sur laquelle il est possible de se fonder. Mais il importera aussi pour le sujet d’identifier à la faveur d’un effort de réflexivité combien il est également situé socialement, placé sous la domination d’un groupe social, ce que révèle Didier Eribon lorsqu’il évalue que le poids de la pression sociale est mille fois plus puissant que celui issu de la discrimination engendrée par des orientations homosexuelles.

L’impact de ces déterminations sociales est donc considérable. Et le sujet en fait la cuisante expérience lorsqu’il s’engage parfois dans un projet en quelque sorte perdu d’avance, il souhaite notamment revendiquer une reconnaissance qui lui échappera toujours. Les marqueurs sociaux de son exis-

23 B. Giuliani, *Le bonheur selon Spinoza, l’éthique reformulée pour notre temps*, Almora 2011, p. 232.

tence rendent compte de ses héritages, de ses appartenances, de ses habitudes, de ses modes de pensée, de ses façons de s'habiller ou de se comporter, ces données finissant tôt ou tard par trahir le sujet qui pensait s'en être affranchi. Et ces enjeux sont régulièrement réactualisés à la faveur de transactions identitaires. C'est le cas lorsqu'une enseignante s'adresse à la jeune élève Annie Ernaux pour lui signifier que son destin est tout tracé puisqu'elle déclare: "tu seras une mère patate, comme ta mère!". Quant à Didier Eribon, il a beau cacher ses origines, camoufler l'endroit où il habite, son camarade de collège, issu d'une famille bourgeoise, réussit à lever le voile de l'énigme. Il obtient l'adresse de son ami et, comble de la honte et de la disqualification, il se rend au domicile de la famille Eribon situé dans un quartier populaire de la ville. En d'autres termes, le sujet peut toujours espérer être reconnu à "sa juste valeur". Cet espoir est malheureusement déçu car personne n'échappe au processus de désignation et de nomination. C'est tout du moins ce que finit par comprendre Didier Eribon<sup>24</sup> lorsqu'il évoque l'ouvrage de Jean-Paul Sartre, *Saint Genet*: "tu es un voleur; et Genet reprend à son compte ce nom qui est lancé sur lui comme un filet: je serai le voleur."

Toutes ces histoires en héritage, ces désignations, ces attributions, burinent le sujet de l'intérieur et participent à la construction de son identité. Le piège serait de rompre avec une histoire qui n'a que trop duré. Faire table rase du passé, oublier ce qui fut, c'est d'une certaine manière être hors de soi et démissionner en quelque sorte de sa position de sujet. Ce refoulement va se traduire par un mécanisme que décrit fort bien Didier Eribon<sup>25</sup>, il s'agit de se réfugier dans un nouveau rôle et de s'y tenir, coûte que coûte, parfois même avec l'énergie du désespoir. Et pour Didier Eribon<sup>26</sup>, cela consistera à fréquenter d'une manière assidue les bibliothèques, à lire des livres savants, à devenir étudiant en philosophie, puis par la suite écrivain, journaliste, intellectuel et finalement enseignant-chercheur en sociologie. Mais ce périple peut être vécu sous le mode de l'exil et de l'absence à soi-même et aux siens. Finalement, Didier Eribon profitera du décès de son père pour retisser des liens. Bien sûr, bien d'autres événements ont également contribué à ce *retour vers la ville de son enfance*. Parmi ces

24 D. Eribon, *La société comme verdict*, p. 121.

25 D. Eribon, *Retour à Reims*; idem, *La société comme verdict*.

26 D. Eribon, *La société comme verdict*.

derniers, la lecture de *Saint Genet* fut sans doute primordiale. “Qu’on imagine, par exemple, ce que représenta pour moi, écrit Didier Eribon<sup>27</sup>, la découverte de cet ouvrage, chaque fois que j’ouvre à nouveau mon vieil exemplaire, acheté il y a près de quarante ans et dont j’avais à l’époque souligné de nombreux passages, recopié sur les pages de garde de nombreuses phrases... je retrouve cet incroyable enthousiasme que suscita en moi, quand je le lus pour la première fois, ce gros livre qui marqua à tout jamais ma vie de son empreinte: je redeviens le jeune homme que j’étais et qui cherchait à trouver sa voie... je dois tant à ce livre, je dois tout à ce livre! [...] à la fois manuel de survie et guide pour l’invention de moi-même”.

Or cette invention de soi-même ne peut se réduire à un simple refoulement. Il importe de composer avec son histoire pour la décomposer et la recomposer. Et pour ce faire, rien ne vaut la lecture d’une biographie qui nous est à la fois étrangère et familière. Cette étrangeté familière ou cette familiarité étrange provoque bien des résonances pour penser à nouveau frais son parcours. Cette “refiguration” est assimilable à la première étape du processus d’émancipation<sup>28</sup>. Dès lors, le récit d’un autre devient l’occasion de repenser son itinéraire sous deux modes, celui de la désidentification et de l’autorisation. La désidentification renvoie à l’idée de ne plus conduire de batailles perdues d’avance comme ce fut le cas tout au long de la contre-identification. Il ne s’agit plus de remettre en cause des modèles, de se battre indéfiniment contre eux mais de défusionner de ces objets pour leur accorder une place beaucoup moins envahissante. Ils sont encore là mais ils n’occupent plus tout le champ. En d’autres termes, avec la contre identification le sujet règle des comptes, mais à la faveur de la désidentification il parvient à solder les comptes de son histoire.

Dès lors, s’ouvre devant lui une deuxième étape participant à son développement. Il s’agit de l’autorisation: elle consiste à lever le voile du secret ou de l’opacité. Il s’agit pour le biographe d’assumer une histoire et non de la pourchasser indéfiniment. Ce que l’on a fait de lui sans lui restera, mais ce que le sujet fera de ce que l’on a fait de lui sans lui lui appartient. A travers une production

27 D. Eribon, *La société comme verdict*, p. 120.

28 P. Ricoeur, *Temps et récit*, Tome 1, Paris 1983; idem, *Temps et récit, la configuration dans le récit de fiction*, Tome 2, Paris 1984; idem, *Temps et récit, le temps raconté*, Tome 3, Paris 1985.

autobiographique, l'auteur rend visible un parcours, il sort en quelque sorte de la clandestinité et cette publication s'apparente à un processus d'autorisation au cours duquel, non seulement l'autobiographe se fait écrivain et auteur mais il lève à la faveur de cet écrit le voile du secret, comme s'il s'agissait désormais d'assumer un passé qui ne se décline plus sous le mode du passif précisément parce que le sujet ne mène plus de combats inutiles afin de se justifier ou de se défendre. Au bout du compte, à la question qui est "je", la réponse ne peut certes être que narrative mais ce mode d'écriture révèle combien "je" n'est au bout du compte qu'un simple usurpateur.

## Conclusion

Au terme de cette contribution, un constat s'impose: l'approche biographique s'apparente au métier à tisser de nos vies. A la faveur de l'émergence d'une post-modernité frileuse et désenchantée, elles sont aujourd'hui malmenées et bouleversées. En effet, dans les sociétés occidentales, qu'est-ce qui fait aujourd'hui référence et autorité? Les grands intégrateurs comme le travail, la religion, les grands récits ou la famille, ont implosé, il s'agit là d'une lame de fond à laquelle il est bien difficile d'échapper ou de se soustraire. L'individu se retrouve dès lors seul face à lui-même et à son propre destin. C'est sans doute la raison pour laquelle bien des dispositifs (méditation en pleine conscience – yoga – psychanalyse – psychothérapie existentielle, etc.), relevant pour l'essentiel du développement personnel, connaissent un indéniable et franc succès. Parmi eux, l'usage de la biographie occupe une place de choix. Cet engouement révèle combien l'adulte post-moderne ne sait plus vraiment à quel sens se vouer. Ce sujet en "itinérance" n'a d'autres recours que celui de se raconter pour résister, persister, subsister et exister<sup>29</sup>.

**Résumé:** Bien des productions autobiographiques au carrefour de la littérature et de la science sont assimilables au métier à tisser de nos vies. C'est tout du moins ce que montrent les récits d'Annie Ernaux, de Didier Eribon et de Pierre Bourdieu. Ces écrits relevant des genres littéraire ou scientifique révèlent du côté de ces trois auteurs

29 J.-Y. Robin, *Les défis de la vie adulte*, in: *Adultes et chrétiens en itinérance*, eds. N. Wallenhorst, G. Rimbaut, C. Pichon, Paris 2016, pp 33–51.

un projet existentiel assez similaire. Il s'agit pour chacun d'entre eux de poursuivre une ambition émancipatrice en nouant, dénouant et renouant les fils d'une histoire située à la frontière de l'individuel et du collectif. C'est sans doute l'une des voies royales pour faire advenir la figure énigmatique et fragile d'un sujet sous l'emprise d'une double structure: inconsciente et sociale.

**Mots clefs:** sujet, inconscient, habitus, biographie éducative, nœuds socio-psychiques.

### **Rozwiąż węzły przeszłości, aby połączyć się z historią**

**Streszczenie:** Artykuł ten oparty został na analizie trzech autobiografii opublikowanych we francuskojęzycznym świecie. To jest dzieła literackiego Annie Ernaux, której historia była zaklasyfikowana do „klasowej nerwicy” i twórczości autobiograficznych opracowanych przez dwóch socjologów: Pierre'a Bourdieu i Didier Éribon. Czytając te opracowania, można sprecyzować kilka pojęć zapożyczonych z socjologii i psychoanalizy. Te kategorie myśli są nieocenione w zrozumieniu ich ścieżek edukacyjnych, zwłaszcza kwestii dążenia do emancypacyjnej ambicji poprzez wiązanie, rozwiązywanie i odnawianie wątków historii znajdujących się na granicy życia jednostki i zbiorowości. Jaka jest cena za najwyższe osiągnięcia szkolne? Jak wejście w proces promocji i szkolenia wprowadza cichą umowę opartą na lojalności i wierności wobec swojej rodziny i grupy społecznej? Dlaczego ci autorzy w pewnym momencie poczuli potrzebę napisania swoich historii? Nie tylko po to, aby przekazać swoją historię, ale także, aby pozbyć się przeszłości, która powraca.

**Słowa kluczowe:** przedmiot, nieświadomość, *habitus*, biografia edukacyjna, węzły społeczno-psychiczne.

### **Références bibliographiques**

- Bourdieu P., *Esquisse pour une auto-analyse*, Paris 2004.  
 Clapier-Valladon S., Poirier J., Raybaut P., *Les récits de vie – théorie et pratique*, Paris 1983.  
 De Gaulejac V., *La névrose de classe*, Paris 1987.  
 De Gaulejac V., *L'histoire en héritage – Roman familial et trajectoire sociale*, Paris 1999.  
 Dominice P., *L'histoire de vie comme processus de formation*, Paris 1990.  
 Eribon D., *Retour à Reims*, Paris 2010.  
 Eribon D., *La société comme verdict*, Paris 2013.  
 Ernaux A., *Les armoires vides*, Paris 1974.

- Ernaux A., *La place*, Paris 1983.
- Ernaux A., *Une femme*, Paris 1987.
- Ernaux A., *La honte*, Paris 1997.
- Giuliani B., *Le bonheur selon Spinoza, l'éthique reformulée pour notre temps*, Almora 2011.
- Gourdon-Monfrais D., *Des adultes en formation – en quête de quelle reconnaissance?*, Paris 2001.
- Lenoir F., *Le miracle SPINOZA*, Paris 2017.
- Laplantine F., *Anthropologie de la maladie*, Paris 1993.
- Legrand M., *L'approche biographique*, Paris 1993.
- Pagès M., *Le travail d'exister – roman épistémologique*, Paris 1996.
- Ricœur P., *Temps et récit*, Tome 1, Paris 1983.
- Ricœur P., *Temps et récit, la configuration dans le récit de fiction*, Tome 2, Paris 1984.
- Ricœur P., *Temps et récit, le temps raconté*, Tome 3, Paris 1985.
- Robin J.-Y., *Les défis de la vie adulte*, in: *Adultes et chrétiens en itinérance*, eds. N. Wallenhorst, G. Rimbaut, C. Pichon, Paris 2016, pp. 33–51.
- Sartre J.-P., *Saint Genet – Comédien et martyr*, Paris 1952.